



Denis Vauzelle
Au fond

ÉDITIONS DU ROCHER ROMAN

Au fond

Du même auteur :

La cathédrale et le secret des Templiers, Royer, 2004

Le grimoire de l'alchimiste, Royer, 2005

L'or des Templiers, Artège, 2008

Le crime de la porte d'Orient, Artège, 2009

Mandrik, Artège, 2012

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

N'aurais pas pris une bière supplémentaire, voulais pas finir dans les vagues de l'océan.

Si France m'avait vu dans cet état...

Je marchais en proférant des insanités, convaincu de la probable infidélité de France. De ce voyage à Paris, elle ne m'avait pas dit grand-chose et je la savais pourtant prolix sur ce qui se rapportait à son travail. J'avais peut-être été mis à la retraite pour toutes les choses importantes de la vie : le boulot, le mariage, les sorties entre amis... J'étais reclus et singulièrement joyeux de m'échapper sur trois mille mètres sans que personne au monde fût au courant de mon escapade nocturne, de ma soûlerie et de quelques acrobaties pour garder l'équilibre.

Et j'y étais arrivé quand même, incapable de dire si le spectacle valait le déplacement : j'aurais pu me péter une jambe ou un poignet.

J'observais la grande maison dans la nuit calme. Parvenu à un niveau moyen de pénitence, et bien qu'ayant cessé de boire depuis un petit moment, je ressentais les effets de l'alcool dans mon organisme. Toutes les soûleries devaient être de cette nature-là.

J'étais encore assez lucide pour ne pas oser m'aventurer au-delà du portail.

Les volets d'une chambre de l'étage n'étaient pas fermés, un croissant de lune se reflétait sur ses fenêtres, le lierre s'allongeait sur les murs, la rouille s'unissait à la pierre. Je reculais. Il y avait aussi du bruit. S'agissait-il d'une voix ? Je ne savais pas quoi penser.

J'étais resté le cul dans l'herbe un certain temps, indécis, prêt à m'endormir.

Je la trouvais belle, cette bâtisse, au milieu de la nuit. C'est elle qui me tiendrait compagnie dans ma nouvelle vie, aussi

mystérieuse et dangereuse qu'une amante. Mais nous n'allions pas coucher le premier soir et je décidai de rentrer.

Je devais bien admettre en revenant à la maison, la maison de France et la mienne, pas fier du tout d'avoir bu quatre bières et non trois, et redoutant de trouver ma femme dans le salon – elle aurait écourté son séjour à Paris, je n'avais pas envisagé cette possibilité –, je devais bien admettre que la clarté lunaire ne pouvait être confondue avec une lumière électrique qui était réapparue, comme par enchantement, dès que je m'étais éloigné de la maison abandonnée. Elle me trompait déjà...

France était revenue souriante de son séjour à Paris.

Je savais qu'elle ne me parlerait pas tout de suite de ce qu'elle y avait fait. Elle voulait me donner le temps de me réhabituer à sa présence. J'avais vraiment passé trois jours tout seul. Avant, quand je travaillais, je voyais des gens dans la journée, le temps passait plus vite, je pouvais dîner en ville ou chez un ami.

France avait changé en trois jours, elle avait rajeuni de dix ans.

Je pensais que, si elle avait eu un amant, elle me l'aurait mieux caché. Je n'y aurais vu que du feu, je l'aurais trouvée préoccupée, avec une petite mine et des soucis en perspective : la possible disparition du magazine, son dernier article passé à la corbeille, la maladie d'un confrère journaliste.

- Tu as l'air en pleine forme, remarquai-je.
- Je n'en dirai pas autant de toi, répondit France.
- Quand tu n'es pas là, je dors mal.

France ne voulait pas parler de ses trois jours dans la capitale avant que je lui explique ce qui s'était passé chez nous. À étudier de plus près mon visage dévasté par le manque de sommeil, elle redoutait que j'aie rencontré le diable ou que je me sois électrocuté en changeant cette prise dans la cuisine, qui parfois faisait sauter le disjoncteur. Elle attendait une explication, je la lui donnai :

- J'ai vu de la lumière dans la maison abandonnée.
- Tu t'es endormi sur la chaise longue, tu as rêvé, asséna-t-elle, péremptoire.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ces mots prononcés au milieu du repas n'avaient pas cessé de m'inquiéter. Aurais-je voulu que les choses s'arrangent ? Je n'étais pas du genre à fermer ma gueule en attendant que les choses se passent, à ce que notre vie de couple s'installe dans une zone de non-dit qui finirait par en miner l'harmonie.

France avait repassé la porte de son bureau, une cigarette éteinte aux lèvres, et revenait à ce qu'elle avait dit quand nous étions à table :

– Les choses ne vont pas s'arranger.

Je tressaillis, mal à l'aise. Et puis, qu'est-ce qui m'avait pris de boire cette bière, à table ?

France s'installa sur la terrasse et alluma sa cigarette. Je la rejoignis.

– Oui, les choses, mon chéri, n'allaient pas s'arranger.

C'était donc des Plath qu'il s'agissait.

Après le suicide de sa femme, Ted Hugues ne voulut pas de l'enfant de sa maîtresse, Assia Wevill. Celle-ci avorta et s'occupa de Frieda et Nicholas. Une sainte. Mais elle tomba à nouveau grosse de Ted Hugues et décida cette fois de mettre au monde son enfant malgré l'opposition du géniteur qui refusera de le reconnaître. Assia Wevill était aussi une poétesse, précisa France, ce dont je me fichais pas mal. Il me semblait que personne n'avait jamais entendu parler ou rien lu de Sylvia Plath, Assia Wevill ou Ted Hugues. Les gens n'ont pas tort de prétendre que la poésie ne mène nulle part à moins d'avoir le talent de Sarah Thomas.

– C'est triste, soupirai-je, pas encore remis du coup de téléphone de Duvernion et songeant aux épines sur le chemin. C'est une tragédie.

– Ce n'est pas fini.

France écrasa sa cigarette, il fallait qu'elle travaille, elle murmura en passant à côté de moi :

– Assia Wevill s'est suicidée avec sa fillette quand celle-ci eut atteint l'âge de quatre ans.

Je marchais plus vite, je fuyais. Je n'arrivais pas à croire que Frieda Plath accepterait de reparler de tout cela, juste après le décès de son frère en Alaska, dans son appartement londonien où elle ne vivait pas seule. Le peintre Lukacs pouvait n'être au courant de rien, ne pas avoir envie d'être dérangé. Il claquerait la porte au nez de ma femme ou de n'importe quel autre journaliste.

Le rédacteur en chef avait dit : « *Je réserve l'hôtel.* »

Pourquoi n'avait-il pas plutôt dit : « *Je réserve ton hôtel.* »

Le type qui nous dérangeait sans façon au milieu du déjeuner, et devait seulement savoir de moi que je n'étais pas du genre mari chiant – même si j'avais eu l'idée de cette retraite au Pays basque –, était-il du voyage à Londres ?

Était-il beaucoup plus jeune que moi ?

J'étais arrivé, presque en courant, au bord de l'asphyxie, le front brûlant et les jambes flageolantes tout de même, devant l'entrée du parc de la maison abandonnée où les arbres continuaient de pousser malgré l'assaut des ronces, la prolifération du gui et le manque d'eau. Nom d'un chien ! Passer les Pyrénées ne m'aurait pas demandé plus d'efforts.

La grille en fer forgé noir rouillé pendait de côté, retenue par un seul gond. Je décidai de ne pas entrer. Après tout, le commando aurait aussi bien pu miner l'allée du parc, je n'en savais rien. Ils avaient les compétences pour cela, les types de l'ETA, et même après toutes ces années, une bombe artisanale pouvait ne pas avoir perdu beaucoup de son efficacité.

Je fis donc le tour du parc dans l'espoir de trouver une autre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le mieux. Mais mon intention, en prenant la direction du village, était d'abord d'en apprendre davantage sur la maison des Béhéregaray, sur la présence dans cette maison du commando de l'ETA.

Gaston Cester, l'ancien maire du village, habitait toujours celui-ci. J'avais vérifié sur Internet si la durée de son mandat coïncidait avec le temps d'occupation des lieux par les séparatistes. France et moi avions déjà rencontré Gaston Cester. C'était lui qui nous avait accueillis le jour où nous avons signé l'acte d'achat de notre maison. Le maire actuellement en fonction était en voyage, ses conseillers indisponibles, la secrétaire de mairie en congé maternité. Gaston Cester assurait ces vacances, la saint Blaise et la saint Vincent, quand c'était nécessaire, officiait parfois pour les cérémonies d'obsèques, conservait à son domicile les clefs de l'église et ouvrait lui-même la porte de sa maison quand on venait y frapper avant dix heures le matin.

– Vous savez, tous les anciens sont partis en maison de retraite ou chez leurs enfants en ville. C'est un village de jeunes actifs, presque un village-dortoir. La ville n'est pas si loin et tout le monde possède une voiture, le mari et la femme. Le maire a trente-deux ans. Je suis le dernier avec Madame Ibanez à avoir connu l'épisode de l'ETA, mais Marthe ne voudra jamais répondre à vos questions : elle ne parle que le basque et ne veut parler qu'aux Basques. Alors elle ne parle à personne et ne va même plus à confesse puisque le prêtre de la paroisse est normand (Gaston Cester se leva pour saisir sa cafetière). Alors, vous vous plaisez par ici ? (il choisit deux tasses et tâtonna dans le tiroir pour trouver deux cuillères). Cela ne m'étonne pas que vous vous intéressiez à cette vieille maison.

– Merci, sans sucre.

– Ces voyous pensaient peut-être que j’allais rester les bras croisés. J’y suis allé, Monsieur, je leur ai demandé qui ils étaient, je leur ai dit qu’ils n’avaient pas le droit de rester là.

– C’est courageux. Mais je suppose qu’ils ne vous ont pas répondu qu’ils étaient de l’ETA ? (le café était dégueulasse, je manquai avaler de travers, ne prononçai pas le A d’ETA).

– Non, bien sûr. Il est brûlant, j’aurais dû vous prévenir.

Je ne répondis rien, de peur de me montrer impoli.

– J’ai compris qu’ils habitaient la maison depuis pas mal de temps, en toute discrétion. Personne ne les avait jamais surpris ; sans doute parce qu’ils s’absentaient souvent. Mais ils y revenaient après avoir terminé un mauvais coup. La maison des Béhéregaray était leur planque.

– Ils ont fait mine d’obtempérer quand vous leur avez demandé de partir ?

Il aurait suffi de leur proposer de ce si bon café, pensai-je, et ils auraient déguerpi.

– Celui qui m’a ouvert la porte de la maison m’a affirmé qu’ils partiraient. Votre café a dû refroidir. Ils devaient rester deux ou trois jours encore, l’un d’eux n’allait pas trop bien.

– Je vais attendre encore un peu (je me disais que, froid, je pourrais avaler ce breuvage infect plus facilement). Vous les avez crus ?

– Dans le cours de la conversation, j’ai surpris l’un de ces types avec une poche de perfusion entre les mains. J’ai répondu que, s’il y avait un blessé, il valait mieux le conduire à l’hôpital.

Exactement le genre de conseil qu’un membre de l’ETA eût souhaité recevoir de la part du maire du village. Et pour donner un aperçu de l’embarras de ce dernier en présence du séparatiste dont le visage s’était immanquablement durci, je soulevai ma tasse à hauteur des lèvres : allons, ce café n’allait pas me tuer tout de même...

– Et savez-vous ce qu’il m’a répondu ?

J’avais pensé qu’il n’avait rien dit, juste sorti son arme.

– Il m’a dit : « Monsieur Cester – il connaissait mon nom, ce voyou –, si vous ou n’importe lequel de vos administrés se permettait de franchir à nouveau la grille du parc, alors nous ferons sauter les baraques de votre village les unes après les autres. »

– De la part d’un membre de l’ETA, ce n’était évidemment pas une menace à prendre à la légère, appréciai-je.

Rien qu’à voir la tête de l’ancien maire, je pouvais imaginer qu’il avait rêvé plusieurs nuits de suite de flammes et d’explosions, de maisons soulevées de terre et projetées dans le ciel plus haut encore que la berline noire de Luis Carrero Blanco.

– J’ai pris la menace très au sérieux, mais... Je n’en ai pas parlé au conseil. Je me suis dit qu’il fallait réfléchir, ces types-là n’étaient pas des enfants de chœur.

Monsieur Cester m’observait par-dessus sa tasse de café. Ses petits yeux gris chuchotaient entre eux de l’effet que je leur faisais. Ils avaient moins peur qu’à l’époque où ils avaient croisé ceux du terroriste basque. Mais, quand même, ils échangeaient des informations, ne semblaient pas tout à fait d’accord, se posaient des questions : *Qu’est-ce qu’il cherche au juste le Parigot ? S’emmerde déjà dans sa baraque ? Veut frayer avec les indigènes ? Espère jouer les aventuriers et se donner des sueurs froides à tourner autour de la baraque ? Ne semble même pas apprécier mon café !...*

– Selon vous, ils ont piégé la maison avant de partir ?

– Vous voulez savoir qui les a dénoncés à la police ?... Je ne sais pas.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cinquante pages. L'histoire d'un plaquage. Après qu'il se fût débarrassé du ballon, au pied, le long de la ligne de touche, Michel Pradié, le jeune ailier du S.U. Agen avait été percuté de plein fouet. Il ne s'attendait plus à être plaqué à ce moment-là et sa colonne vertébrale avait été déplacée sous la violence du choc, provoquant sa mort. Le plaqueur était boucher et international de rugby. Il remuait de la viande toute la semaine, et le dimanche sur le pré. Un colosse. Après le drame, il ne jouera plus au rugby.

Le rugby de l'entre-deux-guerres était un sport violent, émaillé d'accidents graves. Avant le décès de Michel Pradié, il y avait eu celui du talonneur Gaston Rivière, sixième vertèbre fracturée au cœur d'une mêlée disputée durant le match Perpignan-Quillan, en 1927. D'après les témoignages, il relevait du miracle que ce match d'une violence inouïe ne comptât qu'un mort. Trois ans plus tôt, une sonnette d'alarme avait pourtant été tirée à l'occasion des Jeux olympiques de Paris. La rencontre entre la France et les États-Unis, entrecoupée de multiples échauffourées, fera bannir le rugby du giron olympique. Allan Muhr, citoyen américain mais international français, déclara que ce match était ce qu'on pouvait faire de mieux sans couteaux, ni revolvers. La guerre.

Je me souvenais avoir été fasciné par le récit de France, moi qui ne connaissais rien à ce sport, et j'aurais été prêt à passer un short et à commencer à jouer en écoutant les consignes de ma femme. Nous étions à Bayonne, c'était le siècle dernier, le vingtième, celui qui était passé trop vite.

– Tu te souviens de ce que nous avons mangé ?

– Ce n'est pas le même patron. Celui-ci a dû inventer une nouvelle carte.

– Parce que tu te souviens du patron ?

Je souriais. La vérité était que celui-ci s'était intéressé de

près à l'exposé de France, puisqu'elle parlait rugby, que nous étions à Bayonne, haut lieu de l'Ovalie, et qu'il ne lui aurait sans doute pas déplu de corriger une touriste venu de la capitale si celle-ci avait dit une bêtise. Il s'était approché, je me souvenais très bien, à plusieurs reprises, pour déplacer une chaise, changer les couverts d'une table voisine à laquelle personne ne viendrait s'asseoir de la soirée mais qu'il avait prévue pour deux personnes, puis quatre, puis finalement une seule, lui peut-être, qui aurait voulu écouter France sans avoir à se déplacer, en dînant comme tout le monde.

J'étais allé aux toilettes et je l'avais entendu parler à son chef cuisinier : « *C'est vrai ce qu'elle raconte la Parigote. Mon grand-père jouait centre à Mauléon : il ne voyait la gonfle que le jour du match et il était entraîné par un type qui se servait d'un fouet pour le faire courir plus vite.* »

Sa vessie soulagée, le Parigot approuvait, sachant bien de toute façon que sa femme était trop consciencieuse pour rapporter dans son article quelque chose qui ne serait pas vrai.

L'aménagement du restaurant avait évidemment changé, nous n'avions pas retrouvé notre table et, cette fois, c'était moi qui parlais. J'avais beaucoup à raconter mais il me fallait user de précautions, ne pas dire : *Édith affirme... Édith a découvert... D'après les recherches d'Édith...* Je substituais au prénom de la jeune femme celui de Gaston ou bien je disais : Monsieur Cester ou Monsieur le maire. Il ne fallait pas que France puisse deviner que je tenais mes informations sur l'ETA et la maison abandonnée d'une autre personne que le maire du village voisin ou de ce que j'avais pu moi-même trouver sur Internet.

Le maire a dit que...

J'ai découvert sur Internet...

Les cafés étaient servis.

– Ne me fais pas croire qu'il n'y a pas de risques à rôder

autour de cette vieille baraque.

– Rien ne prouve qu'elle soit piégée, je t'assure.

– Le maire aurait certainement eu connaissance de l'intervention d'une équipe de démineurs si celle-ci avait eu lieu.

– Ce n'est pas certain. Les cellules antiterroristes opèrent souvent dans le plus grand secret. Il est aussi possible que les années aient rendu la mise à feu inopérante.

– En tout cas, Gaston et toi ne pouvez être sûrs de rien, résuma France en élevant légèrement la voix, car il y avait des chants dans la rue, le match était terminé.

– Moi, je pense qu'à la longue cette maison aurait dû finir par sauter si elle avait été vraiment piégée. Des vagabonds, des clochards ou des clandestins se sont sûrement risqués à l'intérieur, sans même savoir ce qu'ils risquaient.

Un groupe d'hommes et de femmes hilares s'était rassemblé devant la porte du restaurant. Certains agitaient des drapeaux bleus et blancs, les couleurs de l'Aviron bayonnais.

– Le plastic a une durée de vie très importante.

– Tu as sûrement raison, acquiesçai-je. Seulement...

– Seulement ?

Il me fallut réfléchir à ce que j'allais énoncer : je tenais ces informations d'Édith, de personne d'autre, et si je n'avais pas eu la jeune femme devant moi pour m'expliquer de quoi il s'agissait, je n'y aurais sans doute pas cru.

– La maison est piégée d'une autre façon, pas du plastic, ni aucun autre explosif.

Les doigts de France hésitèrent sur le clavier de saisie bancaire. Elle doutait de la santé mentale de Gaston Cester dont elle m'avait déjà demandé l'âge et fait remarquer qu'il débordait d'activité pour un octogénaire, qu'il en faisait peut-être un peu trop, se mélangeait les pinceaux et racontait des âneries.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

occuper et filmer l'intérieur de cette maison. Ce n'était de toute manière pas mon problème. Il m'importait d'abord qu'elle ne me voie pas en compagnie des deux indigènes, à couvert derrière la haie, qu'elle ne pense pas que je l'avais trahie. Je dirais moi aussi aux policiers – qui roulaient maintenant à toute allure dans le champ de luzerne, pas prêts à ralentir – que j'avais vu de la...

Juste à ce moment-là, pas avant, pas une minute ou une seconde avant, j'ai reconnu le conducteur de la voiture et je n'en croyais pas mes yeux !

Le jeune homme à la salopette poussait sur ses jambes pour atteindre l'essieu du 4x4. Je ne le vis pas se relever avec la winchester. Je ne pouvais pas tout observer depuis le rétroviseur extérieur de la voiture. Il n'était pas question non plus que je me retourne.

France conduisait très bien. Malgré son énervement, elle avait dû repérer à l'aller les ornières qu'il convenait d'éviter. C'était sans doute la raison pour laquelle elle avait refusé de me céder le volant.

Ma femme possédait un sens pratique hors du commun, une qualité nécessaire au métier de journaliste, mais je ne me rappelais pas qu'elle s'en soit déjà servi pour régler les détails de ma propre vie. Calé sur le siège passager, un œil dans le rétro pour observer le 4x4 prendre la direction du village, j'avais décidé de ne pas protester.

Pour le moment.

France avait mis un terme à une situation intenable dans laquelle je m'étais laissé entraîner tel un poids mort, incapable de réagir ou de prévoir un plan susceptible de sauver Édith des balles de la winchester du type à la salopette. Je pouvais seulement remercier ma femme, sans même ergoter sur la manière employée pour arriver à ses fins. Remercier puis fermer ma gueule. J'étais ce comptable à la retraite qui fantasmait sur la beauté d'une très jeune femme qui n'était pas la sienne et qu'on ramenait à la maison tel un petit garçon après une fugue.

Je fermais toujours ma gueule de retour chez nous et laissais France parler et préparer du café pour nous deux.

France avait été réveillée par les deux coups frappés à notre porte. Elle avait reconnu la voix de Gaston Cester, puis moi lui répondre, sans parvenir à saisir de quoi nous discussions sur le seuil de notre maison. Elle serait restée couchée, sans doute, si elle n'avait pas compris qu'un homme armé nous avait rejoints. Elle était sortie du lit juste à temps pour voir s'éloigner un gros 4x4 en direction de la maison abandonnée. Le conducteur n'avait pas répondu à ses grands signes de la main alors qu'il avait dû la voir s'agiter dans un des rétroviseurs du véhicule.

– France, il faisait à peine jour.

– J'avais allumé la lumière extérieure, il me voyait !

– Le petit-fils de Gaston Cester t'a vue nous saluer de la main au moment de notre départ et qu'aurais-tu voulu qu'il fasse ?

– Charles... J'étais nue !

Tout en s'habillant, elle avait appelé les gendarmes. Le capitaine de gendarmerie n'avait pas paru surpris. L'incident se produisait de temps à autre, c'était connu des gens du coin. Dès que l'ancien maire avait vent d'une présence aux abords de la maison des Béhéregaray – touristes, pèlerins sur le chemin de Compostelle, n'importe quel sans abri à la recherche d'un toit –, ou qu'un plaisantin annonce avoir vu les fenêtres de la maison grandes ouvertes, il prenait son fusil et filait là-bas.

– Pour régler ses comptes avec de prétendus terroristes.

– Les gendarmes laissent faire ?

– Le capitaine m'a répété deux fois que tu ne risquais rien.

– C'est très courageux de ta part d'être venue à leur place, tu sais ? Ce gyrophare, d'où sort-il ?

– Un cadeau de mon ami Giorgio Cardona lorsqu'il travaillait à la BRB. C'est une vieille ruse de journaliste. Cela permet d'arriver plus vite sur les lieux d'un événement, mais je ne m'en étais jamais servi.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'avouer que j'y avais mis les pieds, que je ne m'étais pas gêné pour y boire un thé, que j'étais capable d'y retourner et que, surtout, enfin, je n'avais pas besoin de l'avis d'un flic. Fût-il l'ami de ma femme.

Le policier s'appelait Giorgio Cardona, il habitait Bordeaux et voulait nous parler à tous les deux, m'avait révélé France. Et donc il arriverait... Il arriverait, putain, c'est pas vrai !... Il arriverait dans la soirée.

Dans la soirée !... Mais... ?

Justement, quand elle avait su qu'elle devrait peut-être s'envoler pour Londres le soir même, France avait tenté de rappeler Giorgio sur son portable. Portable qu'il avait dû éteindre quand il avait pris le volant ou simplement oublier chez lui, France ne savait pas, n'y arrivait pas : qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

J'étais consterné. Je n'avais pas demandé l'heure d'arrivée du type, parce que, de toute façon, je ne l'attendrais pas, il trouverait porte close, je serais parti.

Pour la deuxième fois de la journée, j'avais le sentiment d'être traité par ma femme comme un petit garçon qu'on ramène en voiture du lieu de ses incartades à sa maison, à qui l'on ne révèle pas le nom des invités ou la perspective d'un dîner bien emmerdant.

J'avais dix ans, chantait Souchon.

Qu'elle le prenne son putain d'avion !

J'avais décidé de réagir, de dire à France avant qu'elle parte ce que je pensais de ses méthodes gestapistes. J'exagérais, je haussais la voix.

– Il y a un crime derrière tout cela, se défendit France.

– Madame Cester est tombée de son cheval fou, et après ? Ce n'est pas ton flic bordelais qui va y changer quelque chose.

– Non, mais un autre crime aurait été commis bien avant

l'arrivée du commando et du poète chez les Béhéregaray.

– Un crime dans cette maison ?

– Oh, non, pas dans cette maison...

– Je n'y comprends rien.

– Une maison située à l'écart d'un village, comme celle des Béhéregaray, du côté de Lannemezan dans les Pyrénées. En raison des hivers rigoureux, elle commençait à tomber en ruine. Personne ne s'en inquiétait, le propriétaire avait dit qu'il partait finir ses jours chez son fils à Paris, qu'il était malade.

– Je ne vois pas le rapport entre les deux maisons, assénai-je.

– Le propriétaire n'est jamais parti. Il était dans sa maison, on l'avait emmuré vivant. Son squelette a été retrouvé dans une pièce dont la porte et les deux fenêtres avaient été obstruées par des parpaings. Il y avait une lettre dans laquelle il racontait entendre le bruit des parpaings montés les uns sur les autres...

– C'est inhumain !

– Cette lettre disait encore autre chose.

Je me passai machinalement une main sur le front, redoutant les horreurs que ma femme pourrait encore avoir à m'apprendre, ces horreurs que le flic de Bordeaux n'avait pas craint de lui glisser à l'oreille et qu'à mon tour je devais écouter puisqu'elles étaient censées me tenir à distance de la maison, pas celle de Lannemezan, l'autre, la maison voisine, j'en perdais mon latin.

– Qu'est-ce qu'elle disait d'autre la lettre ?

– Qu'il ne fallait en vouloir à personne, ne pas chercher un coupable, que tout...

– Que tout quoi ?

– C'est lui, Charles... C'est lui qui avait demandé à être emmuré vivant.

– C'est impossible !

– Il y avait aussi des restes de provisions dans la pièce. Le

propriétaire serait resté enfermé entre dix et douze jours avant de mourir, sans rien tenter pour sortir.

Je répétais que c'était impossible, personne n'avait jamais fait cela. Je revoyais la lumière rouge clignotant de la caméra, la caméra d'Édith scrutant le mur de la maison, que pouvait signifier... ?

– Bon, bon, bon, admettons, capitulai-je. Cependant, je ne vois pas le rapport. Lannemezan, c'est encore assez loin d'ici.

– L'homme emmuré s'appelait Jean Malavergne.

– Connais pas.

– C'est le frère aîné de Tuy Pomatuy, de son vrai nom Thomas Malavergne.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que j'étais persuadé que la grenade-serviette n'avait pas été lancée dans cette direction.

– Téléphone, Charles ! C'est la sonnerie de votre téléphone.

C'était France. Elle était bien arrivée. Elle me priait encore de l'excuser auprès de Giorgio qu'elle verrait demain s'il voulait bien l'attendre. Et si je le supportais jusque-là, me retins-je d'ajouter. Je sentais France soucieuse à l'autre bout de la ligne. Elle raccrocha d'ailleurs de façon précipitée. Je n'avais pas eu le temps de lui demander si l'interview se présentait bien, ni quel temps il faisait à Londres.

Giorgio et moi décidâmes de nous coucher après ce coup de fil. Nous étions ridicules. Nous nous tenions compagnie, c'était déjà cela. Il faisait nuit, il n'y avait aucune lumière dans les environs.

– On en boit une dernière ? proposai-je.

Si ces dîners en tête à tête avec des inconnus avaient été plus fréquents, je me serais peut-être évité une belle frayeur, au petit matin, après une courte nuit dont j'aurais juré qu'elle n'avait pas duré plus d'une heure.

Interdit, je tentais de démêler ce qui arrivait et le moyen de faire fonctionner la machine à café. Je n'étais pas encore très bien réveillé ; la porte-fenêtre entrouverte aurait dû m'alerter.

Je me gourmandai de mon étourderie en allant droit sur cette porte pour l'ouvrir en grand ou la refermer carrément, je ne savais pas encore, mais reculai avant même de songer à tendre le bras. Au moins deux pas. En arrière.

Giorgio était là. Sur la terrasse, jambes légèrement écartées, immobile, une paire de jumelles entre les mains dirigée vers la maison des Béhéregaray. À ce point concentré sur ce qu'il observait, qu'il ne m'avait pas entendu arriver.

– Bonjour. Tout va bien ? m'inquiétai-je en avisant la crispation des mâchoires sous les cylindres en Bakélite noire.

La présence de Giorgio ne me réjouissait pas plus que cela. Se lever et découvrir qu'un étranger occupe votre maison n'est pas la meilleure façon de commencer la journée. Et puis, l'effet de l'alcool s'était dissipé, je me sentais moins hardi, n'avais aucune envie de reprendre notre conversation de la veille.

L'étranger, en bras de chemise, me salua à son tour mais sans rien perdre de ce qu'il observait avec ses jumelles. C'était bien là des manières de flic.

– Le temps vous inquiète ?

– La maison abandonnée, plutôt.

– La maison ?

– J’ai l’impression que des gens y emménagent.

– Qu’est-ce que vous dites ?

Je m’étais précipité sur la terrasse en tendant la main vers la paire de jumelles que le retraité policier refusa de me passer.

– Je plaisantais, Charles. Vous êtes à cran, mon petit vieux.

Je pris sur moi de fermer ma gueule et d’encaisser ce coup bas. Si Giorgio voulait du café, il n’aurait qu’à faire fonctionner lui-même la machine. Je n’aimais pas, non plus, être traité de « petit vieux ».

– Mais je ne vous ai pas encore montré cette maison ? me rappelai-je soudain.

– Il y en a une là-bas, au nord-ouest, mais elle est assez proche du village et vous n’auriez sans doute pas accordé le même intérêt à ce qu’une lumière apparaisse en pleine nuit, repérable par les villageois, dont l’un d’eux aurait même pu être à l’origine de l’éclairage. Quant à l’autre maison située...

– D’accord. Je comprends, c’est évident, capitulai-je.

Nous occupâmes notre silence à débarrasser la table. La machine à café s’était mise à fonctionner toute seule : elle était programmable. Par contre, je ne m’expliquais pas la présence de croissants sur la table de la cuisine.

– Je suis descendu au village, me renseigna Giorgio.

C’était bien naturel, en effet. Je remarquai qu’il ne portait pas la même chemise que la veille et supposai qu’il avait occupé, très tôt, notre salle de bains.

Sans être capable de prononcer la moindre parole de protestation, j’observai mon hôte se lever, s’emparer de la vasque de la machine à café qu’il avait sans doute programmée lui-même, et remplir nos tasses.

Je me sentais honteux mais je me retins de dire merci.

– Charles, vous allez maintenant me parler de cette maison

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

femme, les risques étaient les mêmes, évidemment, et elle se retint de dire à Giorgio, en vidant son verre de champagne, ce qu'elle pensait de cette folie qui aurait pu nous conduire tous les deux à la mort : « Enfin, vous n'avez plus vingt ans !... »

– Une caméra sur un trépied, en état de marche, au milieu du couloir. Du matériel sophistiqué, exposa Giorgio.

– La caméra filmait quelque chose de précis ?

– Le mur ou, plutôt, ce qu'il y a derrière le mur.

– C'est possible ?

– Avec ce genre de matériel, oui. Une personne a dû oublier d'appuyer sur le bouton marche-arrêt avant de partir de la maison, peut-être précipitamment, c'est-à-dire en nous entendant arriver.

– Mais vous n'avez touché à rien ?

– À cause de la chaise, France.

La chaise au milieu du couloir. La chaise d'Édith.

Giorgio n'en avait pas encore parlé, il voulait ménager son effet, être certain que son amie soit en mesure d'apprécier la valeur de sa découverte. J'avais à ce moment-là complètement perdu le fil du récit de Giorgio. Cela n'avait d'ailleurs pas beaucoup d'importance puisque tout ce qu'il racontait, je l'avais vécu.

J'avais du mal à me concentrer. J'avais bu trop vite deux bières en guise d'apéritif tout en négligeant de m'alimenter avec les petits fours salés.

Cette foutue chaise, je n'y avais prêté aucune attention. J'aurais dû remarquer le sac noir qui enveloppait son dossier. En fait, une sacoche. Ce genre de sacoche dans laquelle on range d'ordinaire du matériel informatique. Pas n'importe quelle sacoche non plus : à l'intérieur, Giorgio avait repéré une languette décorée du drapeau tricolore français. Dans le blanc, au marqueur noir, avaient été ajoutées les initiales E.S.

– C’est quelqu’un de chez nous, dévoila Giorgio. Je ne sais pas pour quel service l’individu dont les initiales sont E.S. travaille : SDAT, SIRASCO, SDPTS ou OCRVP... Il existe pas mal de possibilités. En tout cas, E.S. agit discrètement, la nuit de préférence. Sans doute pour ne pas alarmer les gens du village.

– La maison ne serait donc pas piégée ?

– Je n’en sais rien, France, et E.S. n’est sûr de rien non plus puisqu’il s’est bien gardé d’ouvrir toutes les portes de la maison. D’où l’utilisation de cette caméra DEADCROSS.

– DEADCROSS ?

– Eh bien, sans entrer dans les détails techniques... Charles, vous allez bien ?

– Oui, oui... Je pensais à cette caméra, justement. Ne vous inquiétez pas pour moi.

– Donc, sans...

– Vous ne pourriez pas vous tutoyer tous les deux ? intervint France.

– Cette caméra permet de filmer à travers les murs.

– Fichtre !

– Je n’en sais pas beaucoup plus. Je n’ai jamais eu ce genre de matériel sophistiqué entre les mains, concéda le policier retraité.

France semblait impressionnée et partit à la cuisine pour en revenir avec un plat de poulet basquaise, en répétant à voix haute qu’elle n’aurait jamais pensé qu’une telle caméra puisse exister.

– DEADCROSS, souffla-t-elle en posant le plat sur la table.

– Les policiers qui combattent les terroristes doivent disposer de moyens importants, supposai-je.

– Justement, Charles : ce que je ne comprends pas c’est qu’ils n’aient pas laissé en permanence quelqu’un sur place pour

éviter tous risques d'intrusion et surveiller le matériel.

– Il y a la réputation de la maison, rétorquai-je en me servant une nouvelle bière. Ta commode Louis XVI n'a même pas été volée !

– C'est une table à ouvrage Second Empire, Charles. Non, je pense que E.S. n'est pas quelqu'un de la SDAT, mais qu'il serait plutôt un enquêteur de l'OCRVP.

– C'est quoi ce service ?

– L'Office central de la répression de la violence faite aux personnes, chargé de résoudre les affaires d'homicides, de séquestrations, de disparitions. En somme, quelqu'un qui aurait établi une relation entre le drame de Lannemezan et la présence de Tuy Pomatuy dans la maison des Béhéregaray. C'est tout à fait possible.

– Tuy Pomatuy est le frère de la victime de Lannemezan, rappelai-je à France.

– À Lannemezan, Malavergne a été découvert emmuré vivant. Je suppose que E.S. envisage de trouver le corps de son frère, chez les Béhéregaray, dans cette chambre à l'étage dont la porte a également été... murée.

Murée, murée, murée... avais-je envie de répéter. Murée, il fallait que ce soit dit et répété. Murée, la porte de chambre contre les murs de laquelle la caméra avait été dirigée.

Murée !

Moi, la première fois où j'avais mis les pieds à l'étage, je ne m'étais rendu compte de rien. Encore. Mais bon, l'ami Giorgio avait découvert cela grâce à sa lampe, en inspectant minutieusement cette partie du couloir de l'étage.

France avait pâli. Je savais qu'elle nourrissait une peur incontrôlable de l'enfermement, que parfois elle se réveillait la nuit et hurlait, persuadée d'étouffer à l'intérieur d'un lieu hermétiquement clos. Phobique.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rajeunissement, mais tout à fait capable de fournir la preuve à l'être désiré de sa capacité à bander comme un cerf. Un homme amou...

Non, non... NON !

Mon Dieu, quel était l'intérêt pour une aussi jolie jeune femme de fréquenter un type comme moi ?

Le bruit des pas des deux visiteurs du soir s'éloignait dans l'allée du parc. Édith avait ressorti la bougie cachée dans le tiroir. Elle n'avait pas oublié le message laissé par Giorgio, à son attention, sur la table. Message censé proposer un rendez-vous, voire un plan d'action commun pour résoudre l'affaire Tuy Pomatuy.

J'imaginai que Giorgio avait révélé son identité, décliné ses anciens états de services, peut-être même mentionné qu'il résidait tout près, exprimé solennellement qu'il garderait le secret sur les investigations en cours et enfin rappelé avoir en son temps mené l'enquête sur le mystérieux décès du frère du poète emmuré vivant dans des circonstances quasi identiques.

Que sais-je encore ?

Il ne fallait pas que je prenne trop de retard sur la voiture, je le savais, mais quelque chose dans l'expression du regard d'Édith, fixé sur la feuille de papier et marqué par l'incrédulité et la défiance, me retenait de partir.

Giorgio pouvait-il avoir déconné ? Ce type âgé, fatigué, pas mal alcoolisé, excité par la perspective de résoudre une vieille affaire, reprochait-il à E.S. de la jouer perso en utilisant du matériel professionnel dans le cours d'une enquête menée en dehors des heures de service, et menaçait-il d'avertir l'IGS ou de débarquer demain avec le groupement de gendarmerie le plus proche ?

Plausible.

– Charles...

Édith me tendait la feuille de papier. Je fis deux pas en avant pour m'en saisir. Je cherchais déjà les mots propres à rassurer la jeune femme en lui expliquant que ce type n'avait aucun pouvoir : il était à la retraite et ne pouvait se prévaloir d'une quelconque autorité. Il pouvait même s'être mis dans l'embarras en ayant fait sauter la serrure de la porte d'entrée avec son ancienne arme de service.

La main d'Édith tremblait.

Enfin quoi ?... Je l'empêcherais, moi, de mettre ses menaces à exécution. Non mais, quelles saloperies ce gros con de Giorgio avait-il pu écrire ?

J'attrapai la feuille de papier sans chercher à dissimuler mon mécontentement. Et puis, au moins aussi ébahi que la jeune femme, je secouai la tête sans rien comprendre.

Ce n'était pas de l'italien, du yiddish ou du mandarin, ce papier n'était pas recouvert de caractères mystérieux semblables à ceux du manuscrit de Voynich ou de dessins compliqués se rapportant à un plan...

La feuille de papier était vierge !

Giorgio, en présence de France, avait fait semblant d'écrire.

Il avait fallu que je m'arrête à mi-chemin pour vomir. J'étais certain à ce moment-là de ne pas y arriver. La voiture allait me devancer et, ni France ni Giorgio ne me croiraient quand j'annoncerais être parti à vélo, juste après leur départ, pour satisfaire un besoin d'exercice.

La voiture était bel et bien garée devant notre maison, mais aucun des deux occupants n'en était descendu.

Giorgio avait coupé le moteur. Il écoutait France lui parler, d'après ce que je pouvais observer, caché derrière la haie. Puis je fis le tour de la maison afin d'entrer par la porte du garage.

Au même moment, les portières de la voiture claquèrent.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

accompagnait les vivants qui, en y prêtant un peu attention, pouvaient remarquer sa présence, voire converser avec elle...

Ce n'était tout de même pas très clair. L'ex-fonctionnaire expliquait peut-être mal, aussi. Les formules employées dans un rapport de police pouvaient ne pas suffire à rendre compte du prurit plumitif d'un poète tracassé par la fin.

– C'est pas clair, Giorgio. Et puis, tout ce que tu racontes n'est pas très nouveau : la personnification de la Mort est un thème récurrent du cinéma ou de la littérature. Avec Bergman, elle jouait même aux échecs avec un chevalier de retour de Terre sainte, *Le Septième Sceau*, je crois.

– Bon, je me suis peut-être mal fait comprendre.

Je le trouvai soudain plutôt mal à l'aise, Giorgio Cardona. Les mots ne lui venaient pas comme il aurait voulu, il n'était pas poète. Il lui fallait préciser certaines choses. J'en déduisis que France, elle, n'avait pas eu besoin d'explications supplémentaires et j'eus la tentation de me lever pour reprendre du café. Un surplus de caféine, après les excès de la veille, pouvait être nécessaire à la réactivation de mes neurones gorgés de malt d'orge. Surtout ne pas faire le malin, l'alcool me fragilisait, j'en prenais conscience.

Giorgio ouvrit la bouche et j'eus la vision d'un astéroïde fondant sur moi à toute vitesse, une espèce de trou noir cerclé d'émail. Rien d'alarmant mais pas beau à voir. En fait, un bâillement. Giorgio cherchait encore.

Ces atermoiements indiquaient l'usure d'un type aux comportements suspects dont je commençais à me méfier : les croissants achetés tôt le matin comme si nous ne pouvions pas nous en passer et qui lui servaient d'alibi pour ses sorties matinales, cette lettre qu'il avait fait semblant d'écrire, son attrait pour la poésie, pour les mystères en chambre close, pour ma femme aussi, peut-être... Devais-je encore écouter ce qu'il

avait à dire ?

– Tuy Pomatuy ne croyait pas à la personnification de la Mort mais à sa manifestation, et je suis moi-même désormais convaincu que... Mais n'anticipons pas.

Tuy Pomatuy ne croyait pas à la personnification de la Mort mais à sa manifestation... Cette phrase ne voulait rien dire !

Étais-je donc le dernier des crétins, ou possédais-je en effet un esprit trop cartésien pour ne pas saisir ce que le poète avait voulu manigancer en enfermant son frère dans une chambre de sa maison de Lannemezan, puis en se faisant murer à son tour dans une chambre tout près d'ici ?

N'anticipons surtout pas, j'étais à la traîne.

Il était évident que Giorgio Cardona, plus âgé que moi, avait pu être amené à envisager – pensées vagabondes ou dispositions testamentaires – une fin susceptible de survenir sans prévenir, n'importe quand, voire demain, nul ne savait. France, quant à elle, avait effectué une plongée journalistique dans les profondeurs de la destinée funeste des Plath et ne devait pas manquer d'idées sur la manière de disparaître, à tout âge, en toutes circonstances.

Donc, oui, j'étais à la traîne. Et plus encore dès lors que mon esprit était obsédé par le corps d'une jeune déesse dont je savais, grâce à d'impromptues palpations dans un placard à balais, qu'il n'était pas de la viande froide.

Je voulais bien être en retard, je finirais par comprendre.

Giorgio expliqua encore, ayant recouvré un peu d'assurance, mais il butait sur certains mots, hanté par le souvenir des deux hommes disparus dans des circonstances non élucidées, et cela le gênait. Songeait-il aussi à propre fin ?

Je l'observais se frotter les tempes, geste censé réactiver de vieux souvenirs policiers dont il aurait voulu me restituer l'essentiel et ne relevant pas du secret professionnel. J'étais prêt

à l'écouter. Son visage se chiffonnait sous la pression de ses énormes phalanges, ses lèvres se tordaient, et j'ai pensé à un moment, tant son teint se troublait, qu'il allait dégueuler. Dans ma cuisine. J'ai pensé qu'il faisait plus que son âge, qu'il n'était pas à l'abri d'un pépin de santé, qu'à se démener ainsi, sans beaucoup dormir, il risquait davantage l'infarctus que le succès de l'enquête. J'ai pensé que cet homme, avec toute sa bonne volonté et sa mauvaise santé, était une source d'emmerdements. Je n'avais aucune idée sur le moyen dont je pourrais m'en débarrasser.

Giorgio Cardona occupait la place.

– Je dois te présenter cette histoire telle qu'elle a pris forme dans la tête du gamin. Ce drame familial empreint de fantastique l'avait d'emblée plongé dans un univers fantasmagorique. C'est un psy de la police qui avait écrit cela dans un rapport d'expertise. Le petit Thomas s'est mis à écrire très jeune, dès l'école primaire. Sur la mort, justement. Bon, un gamin qui écrit, qui fabrique des histoires alors qu'il lui reste sa vie à inventer, c'est inquiétant, non ? Et puis le sujet, merde... La mort !

– Le gamin cherchait une explication sur les circonstances de la disparition de sa mère. C'est assez compréhensible, non ?

– Je pense qu'il s'en foutait un peu de sa maman, Charles. Ce qui intéressait le gosse, puis le poète, c'est la Mort elle-même. Il était convaincu, comme W. G. Sebald, « *que la frontière entre la vie et la mort est plus perméable qu'on ne le croit d'ordinaire* ».

– Mais à croire cela, on tourne en rond, supposai-je.

Je préférais « supposer » qu'avouer à Giorgio que je ne connaissais pas W. G. Sebald.

– Parce que tout le monde s'en fout, aujourd'hui, au vingt et unième siècle. De la Mort, je veux dire (Giorgio s'énervait, reprenait vie). Quand on en parle, c'est seulement pour évoquer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Giorgio avait posé à plat sa main droite sur le battant de la porte. Il annonça à voix haute :

– Je vais ouvrir la porte. Je vais ouvrir la porte de cette chambre.

Comme un signal donné à un complice caché dans un coin obscur, désireux d’obtempérer en jouant un air de musique approprié à cet instant crucial, prêt à actionner un mécanisme ou un appareil électrique initiant les premiers mouvements d’une chorégraphie compliquée à la lumière d’une rampe de plusieurs milliers de watts dans un décor de carton-pâte, ou simplement battant des mains et battant encore plus fort quand le moindre doute sur ce que s’apprêtait à faire l’acteur principal de cette scène se serait dissipé : il allait ouvrir la porte.

Or, je fixais des yeux la main gauche, celle qui tenait la lampe torche. Je ne verrais ce qu’il y avait à voir dans la pièce qu’au moment où Giorgio le saisirait dans le halo de sa lampe et encore ce ne serait visible qu’à l’intérieur de la partie la plus lumineuse, au centre de la zone circulaire d’éclairage, sans doute un peu aussi à la périphérie, mais cela devrait suffire de toute façon pour que je me fasse une idée. À moins que la chose à découvrir ne soit particulièrement volumineuse ou que... Mais je cessai de m’interroger sur ces occurrences visuelles pour ne plus m’intéresser qu’à la minutie avec laquelle Giorgio Cardona orchestrait sa mise en scène : « *Approchez, approchez, mesdames et messieurs ! Vous allez voir ce que vous allez voir, une chose extraordinaire. Je dis bien EX-TRA-OR-DI-NAI-RE ! ...* » Et sa main, sur le battant, n’avait toujours pas bougé.

Je n'étais pas dupe de l'attention qu'il m'accordait. En scrutant la moindre de mes réactions, l'accessoiriste-éclairagiste-metteur en scène voulait savoir si, par hasard, je n'avais pu faire avant lui cette découverte fameuse et décidé de le lui cacher.

Je songeai à tourner les talons. Seulement, il me passait tant de choses par la tête que je n'étais absolument pas prêt à faire un pas. Et si ce moment – précédant l'ouverture de la porte de la chambre de l'étage de la maison abandonnée – avait duré l'éternité, je ne m'en serais pas inquiété non plus tant j'étais occupé à ressasser des images dont j'étais incapable de me délivrer : France penchée sur son écran d'ordinateur, soucieuse, presque triste, malgré la réussite de son interview à Londres ; Édith étendue sur le ventre dans l'herbe haute, juste à côté de la maison, sa robe relevée au-dessus de ses genoux, guettant notre départ pour retourner à son travail ; le gamin, sous le lit, terrorisé par une voix qui répondait à celle de sa mère et qu'il ne reconnaissait pas ; Gaston Cester chevauchant son petit-fils et tirant sur la baraque à coups de winchester par-dessus son épaule ; et puis, enfin, l'image d'une explosion formidable. Cela arriverait forcément. La voiture de Giorgio Cardona monterait peut-être aussi haut dans le ciel que celle du chef de gouvernement de Franco à Madrid. À moins que Tuy Pomatuy, par souci de la postérité, ait suffisamment insisté auprès des membres du commando pour que les charges de plastic ne fussent pas trop importantes, uniquement dissuasives.

– Bon, on y va, dit Giorgio.

Et il poussa la porte du plat de la main.

G iorgio Cardona pointait sa lampe torche dans la pièce sans me quitter des yeux. Le halo éclairait des points précis qu'il avait sans doute préalablement repérés. L'ex-policier avait même pu répéter ce geste plusieurs fois pour être certain de son effet. Il aurait été capable de cela. Une telle mise en scène. Des ruses de flic, à proprement parler. Prêt à tout pour parvenir à ses fins.

J'étais tellement impressionné par ce que je découvrais que je ne m'attardais pas sur la performance, jusqu'à oublier la présence de Giorgio Cardona. Et, quand j'entendis une voix se manifester, il me fallut deux ou trois secondes pour réaliser qu'il s'agissait de la sienne.

Il me demandait si ça allait. Je ne savais pas trop.

Lui savait désormais que je voyais cette scène pour la première fois et s'inquiétait pour moi. Je voulais tenir le coup, ne pas m'effondrer.

– Tu veux que j'éteigne ?

– Non, surtout pas.

– Bon.

– Je voudrais voir de plus près.

Je voulais m'approcher et Giorgio n'aurait pu m'empêcher d'y aller. À ce moment-là, j'aurais été capable de lui prendre sa lampe des mains.

Je voulais m'approcher parce qu'en vérité...

En vérité, je n'avais jamais vu...

Jamais vu de...

Pendu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

hypothèse moins dramatique pouvait être envisagée, telle celle des services d'un photographe requis par France dans le dessein d'exploiter du mieux possible l'histoire tragique d'un homme emmuré vivant à l'intérieur d'une maison occupée puis piégée par l'ETA. Je pensais que Duvernon sauterait au plafond avec un texte écrit sur le sujet par sa journaliste préférée et plein de photos en illustration. Il en ferait la première page de son magazine. C'était peut-être ce que France voulait, mais j'aurais aimé qu'elle m'en parle avant d'entreprendre quoi que ce soit en ce sens. Cette affaire était aussi un peu la mienne ; c'est moi qui avais levé le lièvre, n'est-ce pas ?

Maintenant, il était trop tard, et je pensai que c'était de ma faute.

France n'était plus tout à fait la même depuis quelques semaines. Ces changements dans notre vie avaient dû l'affecter dans des proportions que je n'avais pas pris la peine de mesurer. J'étais resté concentré sur ma sortie de la vie active. Le nez dans le guidon, je tirais des bouts droits pour ne pas être lâché par le peloton. Mais, au fond, je savais que je n'allais plus tarder à être distancé et la course m'intéressait de moins en moins. On en passe tous par là, non ? Et puis, on remet un coup de pédale en apercevant la voiture-balai parce qu'on ne veut pas être rattrapé tout de suite. Pas encore. Quelques coups de pédales supplémentaires sur les chemins de la vie.

Donc, j'avais estimé sans trop y réfléchir, qu'habiter Versailles ou le Pays basque, avec les moyens de communication dont nous disposons au vingt et unième siècle, ne changerait pas grand-chose au travail de France. J'avais omis de prendre en compte ce que pourrait induire cet éloignement géographique au niveau de ses relations de travail, qu'elle risquait d'être oubliée peu à peu par les gens de sa profession. J'avais même été assez idiot pour envisager qu'elle ne désirait pas ce déménagement

pour mon seul bénéfice, mais qu'elle aspirait elle-même à cet exil. Manière de souffler un peu, de prendre du recul par rapport à sa vie parisienne trépidante, voire de relancer notre relation au gré d'un nouveau cadre de vie. Sexuellement parlant, pour le moment, c'était loin d'être une réussite.

Quel idiot !

Bon, je le serais peut-être un peu moins si j'arrivais à savoir à qui appartenaient ces mains. Ces mains posées sur le bureau de France, exilée au Pays basque pour le bien de son mari.

J'avalai ma salive, je ne voulais pas déranger. Mais... Je voulais savoir !

Passer ma tête plus avant dans l'entrebâillement de la porte, de façon à me ménager un angle de vision adéquat, sans pour autant être vu. Dans le prolongement du bureau, découvrir tout entière la personne debout, les mains posées en appui sur le bord, à l'écoute de ce que se disaient France et son interlocutrice en blouse blanche avec ses épais dossiers, assez familière avec ma femme pour n'être pas restée de l'autre côté du bureau durant cette conversation mais pas encore intime au point de s'être placée juste derrière elle ou à ses côtés. J'aimais mieux cela. Il s'agissait sans doute d'un photographe.

Je me suis même pris à souhaiter la présence de Duvernon ; j'aurais su à quoi m'en tenir à son sujet.

Je réussis à passer la tête. J'aurais pu aussi bien me précipiter dans la pièce en ouvrant en grand la porte. Cette seule pensée pour Duvernon m'avait fait envisager le geste.

Je n'avais pas fait de bruit.

Je ne bougeais plus, les yeux rivés sur le bureau et ce qui se trouvait autour.

Je voyais très bien, maintenant.

Ma femme et...

Je ne voulus pas croire ce que je voyais.

France ne soupçonnait pas ma présence mais le visiteur m'avait aperçu.

Il me fixait.

Puis, de la main, il me fit signe de rester où j'étais.

Ne pas entrer.

Surtout pas.

Merde, j'étais chez moi.

Ne pas entrer. C'est lui qui allait sortir.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La main s'était abattue sur mon épaule, douce et tiède. J'ai pensé qu'elle était bien faite de chair et d'os. Les mots prononcés à mon oreille semblaient, eux aussi, bien réels :

– Oui, nous devons partir.

Ces mots n'avaient pas été murmurés mais dits à voix haute, c'était parfaitement clair.

Je n'ai pu ce coup-ci empêcher mes mains de trembler. C'était tout de même assez inattendu ce départ. Je supposai qu'il ne servait à rien de ruer dans les brancards.

L'Agonie s'effaçait dans l'ombre de la terrasse sans rien me montrer du chemin que je devais suivre, elle n'était presque plus visible, elle avait fait son boulot, elle s'en allait... La garce !

Ces quelques secondes qu'il me restait à vivre, je voulus penser que j'avais été victime d'hallucinations, visuelles et auditives. Les deux. C'était possible. Il aurait fallu que je relise Oliver Sacks. En avais-je le temps ?

– Nous devons partir, tout de suite, Charles.

La voix de France, la main de France. C'était ma femme qui se tenait derrière moi. Je m'étonnais de ne pas l'avoir entendue approcher.

– France ?

– Il faut partir, maintenant. Je t'expliquerai dans l'avion, c'est compliqué.

– Nous allons où ?

– À Londres.

– Et Giorgio ?

– On le reverra, ne t'inquiète pas pour lui.

C'est France qui avait gagné. Contre la Mort. Contre le poète et son frère.

Il suffisait de marcher dans l'autre sens. La Mort se présente bien plus tôt que prévu si vous lui en laissez la possibilité.

Par son amour, son dévouement et son courage, France avait éloigné son spectre et sa sœur l'Agonie.

Je voulais écrire quelque chose sur cette aventure, j'y songeais dans l'avion. J'avais le temps puisque j'étais en retraite. Je ne voulais pas pour l'instant en parler à ma femme. J'étais avec elle et je croyais de moins en moins à la réalité de ce qui s'était passé chez nous.

France non plus ne me parlait pas de ma maladie. Elle pensait que je n'étais encore au courant de rien et elle préférait attendre que la jeune femme australienne en blouse blanche m'explique en quoi consistait le syndrome et de quelle manière elle comptait le vaincre.

France semblait excessivement tendue. Je lui en fis la remarque et lui demandai si je pouvais faire quelque chose. Elle me répondit qu'elle avait peur en avion.

J'avais oublié cela.

J'avais du mal à garder les yeux ouverts, peur de m'endormir et de me réveiller sans ma femme à mes côtés mais en présence d'une autre personne que je n'étais plus capable de nommer pour l'instant.

Je voulais pourtant fermer les yeux car les images des derniers événements repassaient à une vitesse vertigineuse et me

donnaient l'impression d'être emporté par le courant ou de couler à pic – lorsqu'on voyage en avion, la sensation s'avère encore plus désagréable.

Il faisait gris à Londres et je me pris à regretter le Pays basque.

Le professeur Carolyn Fairfax répondit à toutes mes questions.

Je ne lui avais pas dit que je savais souffrir du syndrome avant de mettre les pieds dans son service.

– Nous allons faire le plus vite possible, m'assura le professeur Fairfax.

Pas moyen de faire autrement. À la fin de l'entretien, je pouvais aussi bien être mort.

À la fin de l'entretien, j'étais toujours en vie.

J'ai commencé à écrire.

Au fond.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2016
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

Imprimé en France